

L'herbe n'est pas plus verte ailleurs

(sauf si on l'arrose)

Par Marjolaine Sloart

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 9798645302597

© Marjolaine Sloart

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Autoédition avec : www.ebook-creation.fr

Stéphanie Martin, la correctrice sagace

*Les au revoir sont seulement pour ceux qui aiment avec les
yeux*

*Pour ceux qui aiment avec le cœur, il n'y a jamais de
séparation.*

D'après Rûmî

En acceptant la proposition de mes grands-parents, jamais je n'aurais imaginé que j'allais vivre une telle aventure. Grâce à eux, je suis devenu meilleur et même si à un moment j'ai failli ne plus revenir, il n'y aura jamais aucun mot pour leur exprimer ma gratitude. Je sais que de là où ils sont, ils doivent être fiers de moi et cela me fait chaud au cœur, mais laissez-moi vous raconter...

Chapitre 1

Lorsque j'étais enfant, mes parents avaient pour habitude de m'envoyer chez mes grands-parents pendant l'été. C'était toujours un plaisir de me rendre chez eux. Mamy profitait de l'absence de mes parents pour me gâter, et Papou, lui, m'initiait à tout un tas de trucs, utiles, mais aussi certains défendus. Je crois que si mes parents avaient su à quoi nous passions nos journées, ils auraient pris peur, mais, d'un commun accord, ni Papou ni moi n'en parlions, c'était la règle numéro un.

En grandissant, et grâce à mon grand-père, j'ai commencé à expérimenter le monde avec un regard plus vaste que celui que l'on m'enseignait à l'école. Cela a eu parfois des conséquences, dans le sens où chaque fois que j'avais des idées différentes, je devais, la plupart du temps, essayer de les défendre. Bref, le fait que je ne sois pas coulé dans le moule dérangeait.

Il me disait tout le temps :

— Val, tu es maître de ton destin et tu as tous les pouvoirs...

J'ai donc grandi avec cela en tête et, dans bien des cas, cela m'a servi !

Papou a tenté avec son expérience de m'expliquer ce qu'il entendait par là. Il parlait donc souvent par métaphores pour développer son point de vue ou alors il me racontait sa vie pour me démontrer la justesse de son raisonnement. Les soirs, lorsque les nuits étaient fraîches, il allumait un feu et

Mamy, Papou et moi nous asseyions au coin du feu et là, mes grands-parents me contaient leurs voyages...

Ma mère considérait ses parents comme des originaux. Elle n'avait jamais adhéré à leur système de pensée, du moins c'est ce que je croyais. Malgré elle et sans s'en rendre compte, elle mettait en application certains de leurs fondamentaux.

Mamy et Papou habitaient un joli cottage en Irlande, plutôt éloigné de la civilisation, par choix et aussi parce qu'ils pouvaient se le permettre. Lorsque maman était plus jeune, mes grands-parents vivaient proches d'une grande agglomération pour le côté pratique, car Megan, ma mère, devait pouvoir suivre ses études sans avoir à passer des heures dans des bus scolaires.

Papou était journaliste indépendant, il voyageait beaucoup et l'endroit où il résidait importait peu. Mamy s'occupait de ma mère et de Steven, mon oncle.

Ils avaient acheté le cottage il y a bien des années. Maman me racontait que, déjà toute petite, elle y passait la plupart de ses vacances. Avec Steven, ils partaient à l'aventure. Non loin de là et en bordure de mer, ils aimaient aller chercher des coquillages et pêcher.

Ils s'installaient sur des rochers afin d'observer le littoral battu par la tempête. De là, ils voyaient les vagues qui atteignaient leur paroxysme, de grandes nappes d'eau remplies d'écume qui semblaient déchaîner la mer ; les rouleaux, en rugissant, venaient s'écraser sur les plages laissant de longues traînées blanches.

Perchés sur leur rocher, ils se sentaient invulnérables. Avec leur canne à pêche, ils passaient des heures à guetter le poisson comme l'aurait fait un chat observant sa proie. Chaque fois que le bouchon plongeait, ils s'émerveillaient et étaient reconnaissants quand la pêche fût aussi bonne. Maman n'aimait pas tuer les poissons, c'est donc Steven qui s'y collait. Il les assommait d'un coup sec, comme lui avait montré son père et les entreposait dans le panier-musette. Le soir, Mamy les cuisinait, elle les apprêtait avec des herbes qu'elle ramassait dans son jardin et, jusqu'il n'y a pas si longtemps, elle a continué à nous régaler ainsi.

Steven et maman se rendaient souvent chez leurs voisins les plus proches. Ils enfourchaient leurs bicyclettes et parcouraient les cinq kilomètres qui les séparaient de leur maison à toute vitesse. La route n'étant pas dangereuse, car très peu fréquentée, ils en connaissaient les moindres culs-de-poule à force de l'avoir arpentée. Ils y retrouvaient leurs amis.

Julian avait l'âge de maman et Déborah celui de Steven. Ils formaient un joli quatuor et Mamy les nommait les « pas futés », non pas qu'ils soient nigauds, mais plutôt parce que, quand ils rentraient en douce dans le cottage, elle était chaque fois surprise de se trouver nez à nez avec l'un deux. Il faut dire qu'elle était un peu sourde Mamy, alors rien d'étonnant à cela.

Les choses n'avaient finalement pas tellement changé. Comme ma mère et mon oncle, j'allais à la pêche, mais à la différence que Papou m'accompagnait. Cela faisait plusieurs années qu'il était à la retraite et il avait donc tout le temps nécessaire pour s'occuper de moi.

J'étais fils unique, mes parents n'ayant pas réussi à avoir un autre enfant. Durant mes vacances, mise à part la pêche, j'arpentais toutes les falaises non loin du cottage, parfois avec Papou, mais souvent aussi avec Joyce.

Joyce était la fille de Déborah. Honnêtement, je ne me rappelle pas à quel moment j'ai fait sa connaissance, mais j'imagine qu'au berceau nous étions déjà liés. Mes parents venaient souvent dans le comté de Clare. Nous n'habitons pas très loin, à Galway, à environ une heure trente de chez mes grands-parents. Par la force des choses, Joyce et moi avons grandi côte à côte. Je la voyais durant mes vacances scolaires où nous passions la majeure partie de notre temps libre ensemble. Elle avait un frère aîné, Steven, toutefois la différence d'âge entre nous était trop grande pour que nous jouions avec lui.

J'aimais tout chez elle, c'était une très jolie fille, de longs cheveux blonds éclairaient son visage, ses yeux vert émeraude étaient comme un océan où on avait envie de se noyer. Son physique longiligne et ses courbes ne laissaient aucun homme indifférent. Elle avait fait des études comme botaniste à Galway et nous nous étions mis à nous fréquenter pendant qu'elle étudiait à l'université et que je finissais mes études de journaliste.

Je me sentais chanceux quand je la regardais dormir à côté de moi. Nous avons tous les deux les mêmes envies et, depuis aussi loin que je m'en souviens, je l'ai toujours aimée.

Chapitre 2

C'était un de ces samedis pluvieux comme nous avons l'habitude d'en subir régulièrement, j'entendais ma mère s'affairer dans la cuisine.

— Val, es-tu prêt ? me cria ma mère dans l'escalier.

— Presque, j'ajuste mon nœud papillon et j'arrive !

— Dépêche-toi, ton père nous attend, la voiture est là et si tu ne te hâtes pas, nous serons en retard pour la cérémonie.

Je soupirais. Comme à chaque fois que j'avais un truc important à faire, ma mère se mettait dans tous ses états. Aujourd'hui, elle avait pourtant raison, j'allais me marier et il fallait que je sois à l'heure. Joyce m'en aurait voulu si j'étais en retard à notre mariage, ça, c'est sûr.

Je m'étais activé et j'avais rejoint ma mère en bas de l'escalier. Elle avait une fleur à la main, prête à être épinglée sur mon costume.

— Maman, c'est complètement dépassé, il n'y a plus personne qui porte un œillet sur son costard.

Voyant son air dépité, j'avais capitulé et je l'avais laissé faire.

— Voilà, la touche finale ! dit-elle.

— Maintenant, on y va. Comme il pleut, ton père devra rouler prudemment, donc ne perdons plus de temps.

Devant l'église, tous nos amis étaient déjà présents. Quelques cousins, mon oncle Steven et sa femme, la famille de Joyce, j'avais seulement eu un petit pincement au cœur, car ils manquaient mes grands-parents, décédés tous les deux la même année, il y a de cela deux ans.

Joyce n'était pas encore là, elle n'allait pas tarder. Je m'étais approché du parvis du temple pour saluer mon témoin de mariage, mais je n'avais pas eu le temps d'aller plus loin, les cloches de l'église s'étaient mises à sonner à tue-tête, annonçant sans doute l'arrivée de ma fiancée.

Elle s'était avancée, habillée d'une magnifique robe de mariée de soie brodée. Elle était sublime. Ses cheveux relevés en chignon étaient encerclés par une couronne de fleurs. Elle portait un bouquet de roses blanches dans sa main droite. Mon cœur battait la chamade, j'étais en train de réaliser que dans moins d'une heure nous serons mari et femme.

Les appareils photo crépitaient afin de figer ces instants qui resteraient longtemps dans nos mémoires.

Joyce et moi nous étions mis d'accord pour un mariage en toute simplicité : l'église, parce que l'idée nous plaisait, et un brunch dans un endroit branché. La soirée s'annonçait splendide et elle le fut ! Un seul bémol : lorsque mes parents, avant de s'en aller, m'avaient glissé une enveloppe avec une clé à l'intérieur et un message de Papou et Mamy. Ma gorge s'était serrée, j'avais embrassé mes parents, en essayant de rester naturel alors que j'étais tout chamboulé. Il faut dire que je ne m'attendais pas du tout à cela.

Nous étions rentrés à l'aube après avoir dansé toute la nuit et je n'avais plus pensé au pli que ma mère m'avait remis.

Le matin, alors que Joyce était occupée à ranger nos habits éparpillés un peu partout, en suspendant mon veston dans l'armoire, elle avait vu l'enveloppe blanche qui dépassait d'une poche intérieure. Elle me l'avait montrée en me demandant de quoi il s'agissait.

— Val, c'est quoi cette enveloppe ?

— Ah ! oui, c'est juste. Ma mère me l'a remise hier soir et je l'ai oubliée. C'est un cadeau de mes grands-parents.

— Et tu ne l'as pas ouverte ?

— Certes, j'étais ému de recevoir celle-ci *post mortem* de la part de Papou et Mamy, alors j'ai préféré le remettre à plus tard, pensant que le lendemain serait bien assez tôt pour découvrir ce qu'elle contenait.

Joyce m'avait tendu l'enveloppe en me disant :

— Alors, ouvre-la vite, je suis curieuse de savoir ce qu'ils ont encore inventé.

Je m'étais exécuté. Dans celle-ci se trouvaient une clé et un mot que j'avais lu à haute voix :

Chère Joyce et cher Val,

Vous voilà mariés et c'était notre vœu le plus cher. Nous avons longtemps cherché quel cadeau original vous offrir pour votre mariage. Cela nous a pris du temps en réflexion et en organisation. Nous vous laissons le soin de le découvrir et nous espérons qu'il vous apportera autant de plaisir que cela nous a donné de bonheur en le préparant.

La route est longue, elle peut être semée d'embûches ou mieux, remplie de cadeaux, tout n'est que point de vue !

Nous vous souhaitons tous les bonheurs du monde, notre amour vous accompagnera là où vous irez.

Papou et Mamy

PS : la clé est celle d'un coffre-fort, prenez rendez-vous à la Banque populaire irlandaise, celle de Galway, ils en sont informés.

Tandis que Joyce et moi avions quelques jours de vacances afin de faire de l'ordre dans nos affaires et surtout pour avoir un peu de temps pour nous, le lundi à la première heure, nous avons appelé la banque pour fixer un rendez-vous. Ma douce moitié me pressait un peu, le mot de mes grands-parents l'avait vraiment intriguée, moi aussi du reste, car je m'attendais à tout avec eux !

Nous étions dans la salle des coffres et l'employé s'était discrètement éclipsé pendant qu'avec la clé reçue, j'ouvrais le coffre et en extrayais une boîte. Elle contenait plusieurs objets. Tout d'abord, j'y avais trouvé une sorte de carte plastifiée pliée en quatre qui m'avait fait penser à un plan. Je l'avais dépliée et à notre grand étonnement, nous avons tout de suite compris qu'il s'agissait d'une carte du monde. Il y avait marqué au feutre différents points rouges. Dans la boîte se trouvaient également une lettre d'accompagnement

et deux plis : l'un contenant une coquette somme d'argent et l'autre que j'étais sur le point de découvrir.

Joyce et moi nous étions interrogés du regard, nous demandant ce que tout cela signifiait.

— Val, tu attends quoi pour l'ouvrir ? m'avait demandé Joyce.

Je m'étais exécuté en le déchirant et je m'étais mis à lire la lettre qu'il contenait, il s'agissait de directives :

Recommandations pour entreprendre ce périple à travers le monde :

- 1. Commencer et terminer le voyage.*
- 2. Apprendre la leçon.*
- 3. Mettre en application.*
- 4. Profiter et s'amuser.*
- 5. Transmettre l'enseignement aux suivants.*

Si vous renoncez à ce projet, utilisez au moins cet argent pour en faire quelque chose qui vous fera vous sentir meilleurs !

Pour parcourir le chemin, vous aurez besoin d'un certain temps, voire plusieurs mois, donc la première chose à laquelle vous devez penser est : est-ce que j'ai envie d'entreprendre cette démarche ? Suis-je prêt à mettre ma vie active entre parenthèses pendant toute cette durée ? Si vous décidez de tenter votre chance, ne vous arrêtez pas en route, ce voyage vaudra la peine seulement si vous le réalisez en entier, si vous renoncez à vous lancer dans ce périple, ça sera votre choix et de là où nous serons, nous comprendrons.

Pour démarrer le processus :

Dans la grande enveloppe, il y en a une autre, nous vous laisserons le soin de l'envoyer. Apposez juste un « OK », signez de vos deux noms et l'aventure commencera. Vous recevrez par la suite des instructions pour vous rendre à la première étape.

Bonne chance, que votre route soit belle, semée d'un parterre de joie et de réussites.

Papou et Mamy

J'avais regardé dans l'enveloppe et effectivement, il y en avait une autre, plus petite avec une adresse d'une boîte postale, sans nom. Que de mystère !

Joyce avait été aussi surprise que moi.

— C'est quoi cette histoire ? On dirait une chasse au trésor. Vraiment, tes grands-parents sont des originaux ! Tu ne penses tout de même pas que nous allons tout laisser tomber pour aller je ne sais où ?

Je lui avais répondu :

— Écoute, emportons le contenu de la boîte et allons réfléchir à tout cela tranquillement, tu veux bien ?

— OK, de toute façon, rien ne presse.

J'avais plié les documents et mis tout cela dans mon sac à dos, refermé le coffre et juste laissé l'argent, car il s'agissait d'un gros montant. Lorsque nous en aurions besoin, il serait toujours temps de venir le chercher.

Nous étions au début du mois d'octobre, le climat devenait de plus en plus maussade avec son lot de journées pluvieuses et de brouillard. En Irlande, l'hiver n'était pas très froid, mais l'humidité rendait cette sensation plus intense. Étant des enfants du pays, cela ne nous posait pas de problème.

Nous avons profité de nos quelques jours de congé pour nous rendre dans la maison que mes grands-parents m'avaient léguée. Assis au coin de la cheminée, une bonne bouteille de vin ouverte et nos verres remplis, nous étions occupés à étudier la carte au format A3 que ceux-ci avaient laissée dans le coffre.

Il y avait plusieurs points rouges, chacun représentant un objectif : en Asie, en Inde, en Amérique du Sud même, mais rien en Europe.

Tandis que Joyce mettait une bûche dans l'âtre, je m'étais exprimé :

— Bon, à voir cette carte, si on se décide, nous allons partir vers des destinations que nous rêvions de visiter. C'est surprenant quand on y pense, à se demander si mes grands-parents n'étaient pas dans ma tête lorsqu'ils ont manigancé ce périple.

Elle m'avait répondu :

— Oui, tu as raison, ils nous connaissaient bien, mais franchement où tout cela va-t-il nous emmener ?

Joyce m'avait regardé avec sa moue interrogative, celle qui me faisait craquer.

— Pour le savoir, il faut se lancer. On voulait voyager avant d'avoir une famille, nous en avons maintenant la possibilité et l'argent. Nous avons juste besoin de courage afin d'entreprendre l'aventure sans connaître où elle nous mènera, et puis, si c'est trop bizarre et que cela ne nous convient pas, on pourra toujours s'arrêter et faire une bonne action avec les liquidités restantes, non ?

— Oui, mais si tu te souviens ce qu'ont écrit tes grands-parents...

Joyce avait saisi la lettre et m'avait relu la première ligne.

— « Si on commence le voyage, on le termine », donc par respect pour eux, soit nous y allons, soit nous renonçons. Les connaissant, je me dis que ça peut être une sacrée aventure